

Job 7,1-4.6-7 / 1 Corinthiens 9,16-19.22-23 / Marc 1,29-39

Aujourd'hui plus que jamais, pour avoir une audience, il faut faire dans le sensationnel en trouvant le titre qui retiendra l'attention... Et pour les réseaux sociaux il faut décupler l'intérêt quitte à dire n'importe quoi, à relayer une fausse information, à développer n'importe quelle théorie. Il leur suffit d'un titre pour transformer un événement banal en un événement extraordinaire, juste pour exciter la curiosité. Hé bien, l'Évangile selon saint Marc fait exactement l'inverse. La scène se passe dans l'après-midi d'une journée bien remplie, dans la maison d'une famille, celle de Pierre et d'André. Ce récit, nous ne pouvons bien le comprendre que si nous avons gardé en mémoire ce qui s'est passé le matin même : c'était le texte de dimanche dernier où « Aussitôt, le jour du sabbat, Jésus (s'était rendu) à la synagogue » et « un homme tourmenté par un esprit impur (s'était mis) à crier », à interpeller Jésus et à l'agresser, créant ainsi un désordre (évangile du 31 janvier : Marc 1,21-28). Nous sommes un jour de sabbat, dans le village de Capharnaüm. Le matin, Jésus, tout naturellement, est allé à la synagogue. Mais là, dans l'assistance, un homme à l'esprit impur avait provoqué un désordre. Et Jésus avait été interpellé, agressé, par cet homme. Pour le premier acte public rapporté par l'Évangile de Marc, ce fut violent et déstabilisant. Il valut à Jésus un succès auprès des habitants de Capharnaüm.

Puis, sans transition, Jésus et ses disciples se rendent directement de la synagogue à la maison où habite la famille de Pierre et d'André, qui n'est pas loin. Pendant toute la durée du sabbat, les juifs ne pouvaient pas parcourir plus d'un kilomètre. Le sabbat, c'est un jour où les activités de la semaine s'arrêtent, un temps où chacun peut se poser et se recentrer sur ce qui est important : Dieu, la famille, les amis. Jésus choisit donc de passer ce sabbat avec ses premiers disciples, Pierre, André, Jacques et Jean, qui le suivent depuis peu. Ils restent là pour la suite de la journée, dans l'intimité de cette maison familiale. Il y a donc un contraste entre ces deux moments de la journée : le matin, devant tous, dans le lieu public et cultuel de la synagogue, Jésus a opéré son premier acte public, un acte public spectaculaire, sensationnel, occasionnant un désordre qui avait frappé les esprits. L'après-midi, Jésus se retrouve dans l'intimité familiale de ses amis, et là tout se passe dans une grande harmonie. C'est un peu comme si le contraste entre ces deux moments de la journée mettait en valeur ce second temps. Le contraste, l'opposition est un procédé littéraire connu, qui a fait ses preuves, et notre Évangéliste sait l'employer.

La belle-mère de Pierre a de la fièvre. Avoir de la fièvre, c'est gênant, mais aujourd'hui c'est un « symptôme », c'est la réaction de l'organisme à une infection. L'origine de cette fièvre nous reste inconnue. Si la médecine moderne cherche les causes, l'Évangile veut nous montrer autre chose : une femme qui est restée couchée, et dans l'impossibilité de faire quoi que ce soit. Mais ça reste peu spectaculaire, tellement peu sensationnel, que Jésus aurait pu ne pas s'en rendre compte. En tous cas, « Aussitôt, on parla à Jésus de la malade ». (Évangile : Marc 1,30). Si l'Évangéliste juxtapose ces deux épisodes, ce n'est pas par hasard : il nous montre que Jésus n'est pas un faiseur de miracles, comme il y en avait beaucoup à l'époque. Jésus n'essaie pas d'attirer les foules à lui par la recherche du spectaculaire, du sensationnel, bien au contraire : c'est une particularité de l'Évangile selon saint Marc que d'insister souvent sur le fait que Jésus veut à tout prix rester incognito, en défendant formellement à tous ceux qui seront guéris de le faire savoir. Ici, nous avons sans doute affaire au miracle le moins spectaculaire de tout l'Évangile. Le récit est d'une grande sobriété. Des gestes de tous les jours : Jésus s'approche, il prend sa main, il la fait se lever. Une attitude d'une infinie

douceur qui n'a plus rien à voir avec le rude combat spirituel du matin : ces gestes s'inscrivent dans la simplicité du quotidien. Mais, sous cette banalité du quotidien se cache le cœur de notre foi chrétienne. En effet, **le dernier verbe que l'Évangéliste emploie, qui est traduit par il « la fit lever »** (Évangile : Marc 1,31), **est le même verbe employé pour la résurrection : il veut dire « se lever », mais aussi « ressusciter ».** De plus, tout de suite après, l'Évangéliste fait un saut dans le temps et nous indique que maintenant le soleil est couché (Marc 1,43). Ce n'est pas anodin. **Pour les juifs, le jour ne commence pas au lever du soleil, mais à son coucher. « Il y eut un soir, il y eut un matin. »** (Genèse 1,5) Dès le moment où le soleil se couche, **le sabbat a pris fin, le jour suivant a commencé. Et le jour suivant, c'est le jour de la Résurrection, le jour du Seigneur (dimanche).**

Nous voyons que les évangiles sont des relectures des événements, et que **ces relectures, bien loin de les amoindrir, leur donnent toute leur richesse.** Dès le premier jour du ministère de Jésus, l'Évangile de Marc insiste tout à la fois sur la guérison spirituelle et sur la résurrection, la résurrection comme libération, comme le renouvellement de toutes choses. **« Évangile », c'est un mot grec qui signifie « Bonne Nouvelle »,** mais si ce mot n'est en général pas traduit dans la Bible, c'est que ce mot grec désigne plus que les bonnes paroles que Jésus de Nazareth a prononcées, **l'Évangile se décline effectivement sous forme de paroles vraies, intelligentes, sages et fortes.**

L'Évangile c'est plus que cela, **c'est avant tout une vie, et c'est bien ainsi que l'exprime l'apôtre Paul : « Annoncer l'Évangile, ce n'est pas là pour moi un motif de fierté, c'est une nécessité qui s'impose à moi. »** (2^{ème} lecture : 1 Corinthiens 9,16). L'Évangile c'est le Christ, **comme le dit Paul : c'est se décentrer de soi-même pour aller vers l'autre, le faire par plaisir, gratuitement, par intérêt pour l'autre, dans l'espérance qu'il sera gagné, qu'il sera sauvé.** Il faut s'entendre sur ces termes. Gagner une personne au sens de l'Évangile ce n'est pas pouvoir la compter comme membre et qu'elle cotise au Denier de l'Église (même si c'est une bonne chose). Mais **gagner une personne, c'est la gagner à cette façon d'être belle et vraie qu'est l'Évangile, c'est faire que la personne soit sauvée de son enfermement sur elle-même, et qu'elle se sente alors, comme Paul ici, envoyée (en grec, pour dire « envoyé » on dit « apôtre »).** Quelle se sente l'envie et la force d'évoluer, **qu'elle puisse déjà se mettre en route librement, selon sa personnalité. Sauver une personne ce n'est pas l'enchaîner dans une communauté étroite,** ce n'est pas l'obliger à adopter mes convictions, ni adopter mon rythme, mes pratiques.

D'ailleurs **c'est le sens même du mot « Église »** (*ekklesia* en grec, vient de *ex* (hors de) et *kaleo* (appeler)), *ekklesia* signifie littéralement **« être appelé hors de (chez-soi) »,** mis en chemin, comme Abraham, le nomade. C'est donc **un appel à sortir de chez soi pour aller là où Dieu nous envoie.** La guérison de la belle-mère de Pierre l'appelle à se mettre debout pour un Service d'Église. Fondamentalement, **l'Église n'est donc pas au sens propre un rassemblement, c'est au contraire un appel à sortir, c'est un envoi en mission.**

« Libre à l'égard de tous, je me suis fait l'esclave de tous. » (2^{ème} lecture : 1 Corinthiens 9,19) : si un jour nous nous décidons vraiment à aimer, nous ne devons pas vivre comme un fardeau les engagements que nous aurons pris pour nos frères, car le don de soi est la base de la liberté chrétienne.

Amen.

P. Bernard Brajat